H. Gravelot Inv. *le Veau Sc.*

LA BERGERE DES ALPES.

Palat LII 1703

LA BERGERE DES ALPES.

PASTORALE

EN TROIS ACTES,

ET EN VERS, MÊLÉE DE CHANT.

Par M. MARMONTEL, de l'Académie Françoiſe.

Le Prix eſt de 30 ſols.

NAPOLI

A PARIS,

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Poupée.

M. DCC. LXVI.

ACTEURS.

ADELAIDE DE SEVILE, en Bergere.

FONROSE d'abord en habit de Ville, & puis en Berger.

M. DE FONROSE le pere.

Madame DE FONROSE.

BLAISE.

RENETTE.

GUILLOT.

JEANNETTE.

LA FLEUR, valet de M. DE FONROSE.

Gens de M. DE FONROSE.

La Scène eſt dans un vallon des Alpes.

Nota. Les paroles miſes en chant ſont imprimées en plus petit caractère, que celles du ſimple récit.

LA BERGERE DES ALPES. PASTORALE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un païſage. Sur le devant eſt un vieux Chêne, & au pied de ce Chêne, un Tombeau ruſtique.

SCÈNE PREMIERE.

FONROSE *en habit de ville*, GUILLOT.

GUILLOT.

NON, Monſieur, c'eſt une folie,
Et je n'en dois point abuſer.

FONROSE.

Ah Guillot, je t'en ſupplie.
Peus tu me le refuſer ?

GUILLOT.

Mais pourquoi vous déguiſer ?

FONROSE.

Mon ami, je t'en ſupplie.

GUILLOT, *en s'en allant.*

Non, non, c'eſt une folie.

FONROSE.

Guillot !

GUILLOT.

He bien ?

FONROSE.

Quoi, tu t'en vas.

GUILLOT.

Mais moi, je ne vous connois pas.

FONROSE.

Ah mon ami, je t'en ſupplie.
Tu feras mon bonheur.

GUILLOT.

Non, c'eſt une folie :
Guillot a de l'honneur.

FONROSE.

Guillot, je t'en ſupplie,
Tu feras mon bonheur.

GUILLOT.

Je ferai ſon bonheur !

FONROSE.

Oui, mon bonheur, te dis-je.

GUILLOT.

Sans mon habit & mon chapeau,
Sans ma cabane & mon troupeau,
Vous n'êtes point heureux ?

FONROSE.

Non, Guillot.

GUILLOT.

Quel vertige !
Vous me ſemblez riche & bien né.
A garder les moutons êtes-vous deſtiné ?

FONROSE.

Que veux-tu ? c'eſt mon goût. J'aime la Bergerie.

GUILLOT.

N'eſt-ce pas quelque étourderie
Qui vous oblige à vous cacher ?

FONROSE *comme offenſé.*

Moi !

GUILLOT.

Pardon. Je n'ai pas deſſein de vous fâcher.

FONROSE.

Non, mon ami ; je viens goûter loin de la ville
Des biens que le Ciel fit pour vous.
J'aime un loiſir obſcur, innocent & tranquille ;
Et l'état le plus humble eſt pour moi le plus doux.

C'eſt dans les bois que l'Amour prit naiſſance,
Il ne ſe plaît qu'à l'ombre des vergers ;
Et les plaiſirs, enfans de l'innocence,
Ne ſont connus que des ſimples Bergers.
De l'âge d'or vos beaux jours ſont l'image.
C'eſt ſa candeur qui régne dans vos jeux.
De tous les biens un ſeul vous dédommage :
Savoir aimer, c'eſt ſavoir être heureux.
C'eſt dans les bois que l'Amour prit naiſſance.
Il ne ſe plaît qu'à l'ombre des vergers ;
Et les plaiſirs, enfans de l'innocence,
Ne ſont connus que des ſimples Bergers.

GUILLOT.

Moi qui ſuis Berger, je vous jure
Que je n'ai jamais vu les gens dont vous parlez.
Notre vie a, ſi vous voulez,
De bons momens, mais elle eſt dure.

Rien n'eſt ſi beau,
Quand les prairies
Sont bien fleuries,
Que d'y voir bondir ſon troupeau.
Rien n'eſt ſi beau.
L'ombrage attire,
L'on y reſpire
L'air le plus frais.
On y rêve, on y dort en paix.
Mais quand vient le tems des orages,
Quel vacarme ! Quel ravage !
Le Ciel tout noir
Fait peur à voir.

On voit l'éclair
Briller dans l'air.
Le vent par fois
Briſe nos toits.
Le tonnerre gronde.
L'eau du Ciel innonde
Cabane & verger,
Moutons & Berger.
La grêle
S'y mêle.
Le troupeau bêlant
S'en va tremblant,
Mouillé, tranſi,
Et le pauvre Berger auſſi.

FONROSE.

Je ſais cela; mais je perſiſte.

GUILLOT.

Quoi ! voulez-vous encor ?...

FONROSE.

Je t'en prie à genoux.

GUILLOT.

Vous m'attendriſſez. Levez-vous.
Le moyen que je vous réſiſte ?

FONROSE *vivement.*

Ah Guillot ! ſi je ſuis heureux,
Tu peux compter ſur mes largeſſes.
Voyons quelles ſont tes richeſſes.
Je veux te les payer en homme généreux.

GUILLOT.

J'ai dans la plaine
Vingt moutons
Chargés de laine.

FONROSE.

Allons, comptons.
Vingt moutons
Chargés de laine,
Cent écus.

GUILLOT.

C'eſt trop!

FONROSE.

Non, non.

GUILLOT.

Je ſuis confus.

FONROSE.

Tais toi, tais toi, n'en parlons plus.

GUILLOT.

Ma cabane eſt aſſez belle.

FONROSE.

Encore pour elle
Cent écus.

GUILLOT.

C'eſt trop!

FONROSE.

Non, non.

GUILLOT.

Je ſuis confus.

FONROSE.

Tais toi, tais toi, n'en parlons plus.

GUILLOT.

J'ai de plus mon chien fidèle.

FONROSE.

He bien,
Combien
Pour le chien ?

GUILLOT.

Oh rien.

FONROSE.

Vingt écus encor pour le chien.

GUILLOT.

Non, non.

FONROSE.

Bon ! Bagatelle.

GUILLOT.

Vingt écus !

FONROSE.

Vingt écus.

GUILLOT.

C'eſt trop !

FONROSE.

Non, non.

GUILLOT.

Je ſuis confus.

FONROSE.

Tais toi, tais toi, n'en parlons plus.
Ah, tu me mets en colere.

GUILLOT.

Je ne veux pas vous déplaire.

FONROSE.

Marché conclu.

GUILLOT.

Il l'a voulu. *Ils ſortent enſemble.*

SCÈNE II.

ADELAIDE *ſeule.*

VOILA le ſeul endroit où mon ame affligée
Se plaiſe à nourrir ſa douleur.
Tout m'y rappelle mon malheur :
J'y pleure, & je ſuis ſoulagée.
Je l'ai vu là. C'eſt là qu'il reçut mes adieux.
C'eſt là que je reviens l'attendre.
O ſouvenir cruel & tendre !
Je crois l'y voir encore, il eſt devant mes yeux.
J'aime à croire qu'il peut m'entendre,
Et que ſon ame encor reſpire dans ces lieux.
Elle s'approche du tombeau.
DORESTAN, cher époux, dont j'adore la cendre,
Dans ce tombeau ſemé de fleurs,
Où moi-même, après toi, je vais bientôt deſcendre,
Reçois le tribut de mes pleurs.

SCÈNE III.

JEANNETTE, ADELAIDE.

JEANNETTE *à part.*

A cauſe qu'il eſt riche, il me fuit, il me laiſſe,
Lui qui m'aimoit tant hier au ſoir;
Il ne me connoît plus. Et moi, j'ai la foibleſſe
De l'aimer encor..... Non, je ne veux plus le voir.

ADELAIDE.

De quoi vous plaignez-vous?

JEANNETTE.

D'être aſſez imbécile
Pour aimer un ingrat qui me manque de foi.

ADELAIDE.

Il le faut oublier;

JEANNETTE.

C'eſt là le difficile.

ADELAIDE.

C'eſt un grand mal d'aimer.

JEANNETTE.

Qui le fait mieux que moi?
Helas, quand il vint au Village,
Il n'avoit que ſon troupeau.
En ſimple Berger, le volage,

N'étoit-il pas aſſez beau ?
Va, va, ſois fier, tu le peus ;
Mépriſe moi, ſi tu veus ;
Mais, Guillot, je te défie,
De retrouver dans ta vie,
Quelqu'un d'auſſi bonne foi ;
Et qui t'aime comme moi.

ADELAIDE.

On eſt trop heureuſe à votre âge
D'apprendre à ne pas s'engager.
Vous avez connu le danger ;
Profitez en pour être ſage.

JEANNETTE *en s'en allant.*

Oui, j'en profiterai,
Ou bien je ne pourrai.

SCÈNE IV.

ADELAIDE *ſeule.*

Ce ſentiment ſi doux & dont l'ame eſt ravie,
Fait donc par-tout des malheureux !
Si des ſimples Bergers il trouble auſſi la vie,
Pour qui n'eſt-il pas dangereux ?
Je vois un troupeau qui s'avance.
Un Berger le conduit ; évitons ſa préſence.

Elle s'éloigne.

SCÈNE V.

FONROSE *ſeul, en habit de Berger.*

A la fin me voilà Berger.
Je ſuis au comble de la joie.
Achève, amour; fais que je voie
Celle qui me doit engager.
Belle & touchante Adelaïde,
A la voix d'un Berger timide
Viens, laiſſe calmer tes ennuis.
Hélas! c'eſt le Dieu que tu fuis,
C'eſt l'amour même qui me guide.
Mais je l'entens. C'eſt elle. Oui, c'eſt ſa douce voix.
Sans alarmer ſon innocence,
Tâchons de lier connoiſſance,
En mêlant à ſes chants les ſons de mon hautbois.
Il va ſe cacher derriere un buiſſon.

SCÈNE VI.

ADELAIDE *ſeule, revenant ſur ſes pas.*

MA douleur ſemble ſe répandre
Sur tous les objets que je vois.
Le zéphir gémit dans les bois;
L'écho n'y répond à ma voix,
Que par un ſon plaintif & tendre.
Les oiſeaux mêlent à leur chant,
Depuis qu'ils ſont venus m'entendre,
Je ne ſais quoi de plus touchant.
Autour de moi je vois s'éteindre
L'éclat des plus brillantes fleurs;
J'aprens aux ruiſſeaux à ſe plaindre.
On diroit qu'ils roulent des pleurs.
Ma douleur, &c.

Qu'entens-je ? un Hautbois m'accompagne ! ...*
Eſt-ce une illuſion ? je ne m'abuſe pas.
C'eſt ce Berger, qui ſur mes pas
Menoit ſes moutons paître au pied de la montagne.....
Quel ſon pur & ſenſible il tire du Hautbois !
Par quels accords touchans il ſecondoit ma voix !

* *Dans les repos de ce monologue on entend le Hautbois de Fonroſe.*

Un habitant de la Campagne !
Un paſteur ! Ecoutons !... c'eſt un enchantement.
Qui croiroit que le ſentiment
Fût ſeul un guide ſi fidèle ?
Dans un art inconnu, ſans étude, il excelle.
Et qu'on nous diſe après cela
Que le goût eſt le fruit d'une lente culture.
Non, c'eſt l'inſtinct de la nature,
Et l'art ne va point au-delà.

SCENE VII.

ADELAIDE, FONROSE, RENETTE.

FONROSE *portant le fagot de Renette.*

Hé quoi, bonne femme, à votre âge
Vous vous chargez d'un poids ſi lourd !

RENETTE.

Je n'en puis plus.

FONROSE.

Laiſſez. Je ferai le voyage.

RENETTE *à Adelaïde.*

Ce jeune homme eſt honnête on ne peut davantage.
Je pliois ſous le faix ; il me voit, il accourt ;
Il me délivre.

ADELAIDE *à Renette.*

Hélas ! je ſuis déſeſpérée
De vous voir prendre encor de ſi pénibles ſoins.
Repoſez-vous ſur moi. Je veille à vos beſoins.

RENETTE *à Fonroſe.*

Grand merci, mon garçon. Laiſſez là ma bourée.
A la porter chez nous ma fille m'aidera.

FONROSE.

Non. C'eſt là-bas votre chaumine ;
Veillez ſur mon troupeau : mieux que vous je chemine ;
J'y cours.

RENETTE.

Vous êtes bon : le ciel vous bénira.

SCÈNE VIII.

RENETTE, ADELAIDE.

RENETTE.

Ma fille, ſavez-vous quel eſt ce berger là ?
Il a bon cœur & bonne mine.

ADELAIDE.

Je ne l'ai ſur mes pas rencontré qu'aujourd'hui.

RENETTE.

On n'en voit guère comme lui.

ADELAIDE.

ADELAIDE.

Il eſt vrai, ſon air intéreſſe.

RENETTE.

Si le Ciel ! .... mais, que dis-je ? Ah ! vous méritez mieux.

Pardon.

ADELAIDE *en gémiſſant.*

Ah ! ma digne maîtreſſe.

RENETTE.

Je vous aime comme mes yeux ;
Mon bon homme pour vous a la même tendreſſe ;
Mais vous êtes ſi jeune ! & nous ſommes ſi vieux !
Voulez-vous ſeule ici languir dans la triſteſſe ?
A la longue un troupeau devient fort ennuyeux.

On ne vit pas ſeule au monde.
L'on n'eſt rien quand on n'eſt qu'un.
On a beſoin de quelqu'un,
Qui nous aime & nous ſeconde,
Avec qui tout ſoit commun.
C'eſt un aide qui ſoulage,
C'eſt un aſyle, un ſoutien,
C'eſt un ami qui partage,
Peine & plaiſir, mal & bien.
On ne vit, &c.

ADELAIDE.

Ma bonne, perdez cette idée.

RENETTE.

Là, là, vous vous conſulterez,
Et peut-être qu'un jour vous vous déciderez.

Elle s'en va.

ADELAIDE.

Hélas ! je ſuis bien décidée.

SCÈNE IX.

ADELAIDE, FONROSE.

FONROSE *eſſouflé.*

LA courſe eſt aſſez bonne.

ADELAIDE.

A vos ſoins obligeans,
Berger, vous me voyez ſenſible :

FONROSE *négligemment.*

Il faut bien, quand il eſt poſſible,
Aider un peu les bonnes gens.

ADELAIDE *bas.*

Plus je le vois, plus je l'écoute.....
Ah ! je veux éclaircir ce doute.

Haut.

Il s'en va ! Menez-vous loin d'ici vos moutons ?

FONROSE.

Je ne les mène point. Mon troupeau va lui-même
Dans les pâturages qu'il aime.

ADELAIDE.

Vous n'êtes pas de ces cantons ?

FONROSE.

Non.

ADELAIDE.

Le Ciel vous a-t-il fait naître
Dans l'état de Paſteur ?

FONROSE.

Puiſque je ſuis Paſteur,
Sans doute j'étois né pour l'être.

Bas.

Je ne ſais où je ſuis.

ADELAIDE *bas.*

Il ſe trouble, il a peur

Haut.

De ſe trahir ? Non, non, votre air, votre langage,
Tout me dit que le Ciel vous avoit mieux placé.

FONROSE.

Ce que vous dites-là, de vous je l'ai penſé.
Vous n'avez pas non plus l'air des gens de village;
Vous voilà cependant où le ſort m'a laiſſé.

Mais, la nature eſt la mere,
Des Bergers comme des Rois.
N'a-t'elle pas quelquefois,
Paré d'une main légere,
La ſimple & timide Bergere,
Comme l'objet de ſon choix.
Si les talens & les graces,
Sont ſes plus douces faveurs;
N'eſt-ce pas comme des fleurs,
Qu'elle répand ſur ſes traces?
La fleur qui naît dans les champs,
N'a pas beſoin de culture;
C'eſt aux leçons de la nature,
Que les oiſeaux doivent leurs chants.
Oui, la nature, &c.

ADELAIDE.

Bas. Ce Berger m'interdit. *Haut.* Vous me trompez, vous dis-je;
Cet art que vous avez d'animer le Hautbois
Dans un ſimple habitant des bois
Seroit le plus rare prodige.

FONROSE.

Ah! c'en eſt un que votre voix.
C'eſt tout ce que j'entens, c'eſt tout ce que je vois,
Qui doit paroître une merveille.

ADELAIDE.

Qui vous a donc inſtruit ?

FONROSE.

Mon cœur & mon oreille.

Vous chantez, je ſuis ravi,
Et mon hautbois eſt docile ;
Il vous répond à l'envi ;
Cet art n'eſt pas difficile.
Helas, il n'en coûte rien,
D'exprimer ce qu'on ſent bien.

A-t'on beſoin de leçon,
Quand on eſt ſenſible & tendre ?
Pour former d'aimables ſons,
C'eſt aſſez de vous entendre.
Non, non, il n'en coûte rien,
D'exprimer ce qu'on ſent bien.

Aux accens de votre voix
Je me ſentois tout de flâme ;
Et ma bouche à mon hautbois,
N'a fait qu'inſpirer mon ame.
Non, non, il n'en coûte rien,
D'exprimer ce qu'on ſent bien.

ADELAIDE.

Mais vous exprimiez la triſteſſe.

FONROSE.

Oui, celle que vous inſpirez.

Je gémis quand vous ſoupirez ;
Prenez un air riant, je peindrai l'allégreſſe.

ADELAIDE.

Non, non, ces lieux ne ſont pas faits
Pour la vaine & frivole joie.
La plainte & les ſoupirs en troublent ſeuls la paix.

FONROSE.

Ah ! j'ai dequoi m'y plaindre.

ADELAIDE.

A ma douleur en proie,
Je ne fais qu'y gémir.

FONROSE.

Nous gémirons tous deux :

ADELAIDE

Etes-vous auſſi malheureux ?

FONROSE.

Si je le ſuis !

ADELAIDE.

Hé bien, le Ciel qui vous envoie,
Nous unit pour nous conſoler.
Sous ce Chêne, demain, rendez-vous dès l'aurore.
Là, mon cœur à vos yeux veut bien ſe dévoiler ;
Et là, vous me direz, comment, ſi jeune encore,
Le ciel dans ma retraite a pu vous exiler.

FONROSE.

Dieu ! qu'a-t-elle à me révéler ?
L'impatience me dévore,
Mais il faut la diſſimuler.

ADELAIDE ET FONROSE.

Ah que deux ames dans la peine,
Trouvent de charme à ſe chercher !
De ſa douleur, l'une eſt trop pleine ;
L'autre demande à s'épancher ;
Et leur malheur forme une chaîne,
Dont rien ne peut les détacher.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente l'intérieur d'une cabane.

SCÈNE PREMIERE.

RENETTE, BLAISE *aſſis l'un près de l'autre.*

BLAISE.

Oui, je l'ai vu; le drôle eſt jeune & fait à peindre.

RENETTE.

Il eſt bien mieux encor; il eſt doux, bienfaiſant.

BLAISE.

Je croirois bien qu'en l'épouſant
Elle ne ſeroit pas à plaindre.
Nous lui donnerions tout,& cabane & troupeau.

RENETTE.

J'ai du linge tout neuf; j'en ferois ſon trouſſeau;
Car je l'aime comme ma fille.

BLAISE.

Qu'elle eſt bonne! qu'elle eſt gentille!
Je ne la vois jamais ſans attendriſſement.

Si ta fille vivoit elles ſeroient compagnes.
Ta fille étoit charmante.

RENETTE.

Hélas ! de nos montagnes
C'étoit, ſans me flater, le plus bel ornement.

BLAISE.

Elle te reſſembloit.

RENETTE.

Tu plaiſantes, bon homme.

BLAISE. *Il ſe lève, & Renette auſſi.*

Non, quand tu danſois ſous l'ormeau
Sur toutes celles du hameau,
Je le ſoutiens encor, tu remportois la pomme.
Te ſouvient-il du jour que l'on nous maria ?
Comme en te voyant ſi jolie,
Tout le monde ſe récria.
Moi je t'aimois à la folie.

RENETTE.

Tu m'aimes bien encor ?

BLAISE.

Oui, mais ce premier feu,
Dans cinquante ans de mariage,
A dû ſe ralentir un peu.
Avec plaiſir pourtant j'en rapelle l'image.

AIR.

Quand il falut aller
Célébrer le myſtere,
Je vis tes pleurs couler
Sur le ſein de ta mere.
Je me ſentois brûler,
Je n'oſois te parler.
Va donc, me dit ton pere,
Va donc, la conſoler.
J'approchai doucement,
Comme approche un Amant;
Et je te dis: C'eſt Blaiſe,
Qui va s'unir à toi;
Tu n'es donc pas bien aiſe
De lui donner ta foi?
Alors tes pleurs tarirent,
Tes yeux avec bonté,
Sur les miens s'attendrirent;
Et je fus enchanté.

BLAISE ET RENETTE.

Ah quel heureux moment,
Où je formai ce nœud charmant!

RENETTE.

Le cœur me battoit.

BLAISE.

Celui de Blaiſe
Palpitoit.

Enſemble. { Le cœur me battoit,
Le mien palpitoit,
De peur & d'aiſe.

BLAISE.

Ta main trembloit, la mienne la preſſa,
Le plaiſir vint, & la frayeur ceſſa.

RENETTE.

Ma main trembloit, la tienne la preſſa,
Le plaiſir vint, & la frayeur ceſſa.

RENETTE.

Hélas! ſi pour notre Bergere
Nous pouvions, avant de mourir,
Renouveller encor une fête ſi chere!
Mais non, rien ne peut la guérir
De cet ennui ſecret qu'elle ſemble chérir,
Et dont elle nous fait myſtere.

BLAISE.

Laiſſe faire au Berger qui rode en ces cantons.
Mais ſilence. Elle arrive, & j'entens ſes moutons.

SCÈNE II.

ADELAIDE, BLAISE ET RENETTE.

ADELAIDE *à la porte de la Cabane.*

AIR.

PETITS moutons, accourés tous.
Voici la nuit, gare les loups.
Paſſés, paſſés, ſous ma houlette.

Que je vous mette
En ſûreté,
Le loup vous guette.
Paſſés, paſſés, le loup vous guette.
Au point du jour, en liberté,
Vous irez jouer ſur l'herbette.
Petits moutons, &c.

Elle entre.

Bon ſoir, mes chers maîtres, bon ſoir.

BLAISE.

Il nous tardoit de vous revoir.

ADELAIDE.

Me voilà. Nos moutons ſont rentrés dans l'étable :
Il n'en manque pas un. Ça, vous devez avoir
Bon apétit. Venez, venez vous mettre à table.

Elle ſert le ſouper.

RENETTE.

Non, je ne me fais point à la voir nous ſervir.

BLAISE.

Laiſſe-la. Que veux-tu ? c'eſt pour elle un plaiſir.

Ils ſe mettent à table.

BLAISE.

Il a fait beau.

ADELAIDE.

Fort beau.

BLAISE.

Vous me ſemblez rêveuſe ?

ADELAIDE.

Moi ! point du tout.

RENETTE.

Ah ! mon enfant,
Je voudrois bien vous voir heureuſe !

ADELAIDE.

Mais je le ſuis.

RENETTE.

J'en doute, & je le dis ſouvent.

ADELAIDE.

Qui ne le ſeroit pas avec vous, mes bons maîtres?
Nous nous aimons tous trois, nous en ſommes bien sûrs.
Croyez-moi, les plaiſirs champêtres
Ne ſont pas les plus vifs, mais ils ſont les plus purs.

Dans quel aſyle,
Un cœur tranquille,
Peut-il à moins de frais,
goûter des biens plus vrais ?

Loin de l'envie,
Pour nous la vie
S'écoule doucement,
Comme un heureux moment.

Le jour ſe leve,
Son cours s'acheve,
Sans laiſſer après lui,
Les regrets ni l'ennui.

Dans quel aſyle,
Un cœur tranquille,
Peut-il à moins de frais,
Goûter des biens plus vrais.

Enfans chéris de la nature,
Nous poſſédons
Ses premiers dons.
De la verdure,
Une onde pure,
Et le fil des toiſons,
Et les fruits des ſaiſons.
Les ſoins légers de la culture
De nos loiſirs
Sont nos plaiſirs.
Dans quel aſyle, &c.

BLAISE.

On frape.

ADELAIDE *va ouvrir la porte.*

Ah ! l'un des gens de Monſieur de Fonroſe !

SCÈNE III.

LA FLEUR *& les précédens.*

LA FLEUR.

MONSIEUR lui-même arrive & Madame avec lui.

ADELAIDE.

Tant mieux.

LA FLEUR *triſtement.*

De leur retour quand vous ſaurez la cauſe !...
Leur fils unique s'eſt enfui.

ADELAIDE.

O Ciel !

LA FLEUR

Comme il a pris le chemin de la France,
Ils alloient l'y chercher : inutile eſpérance !
Sans doute il a péri.

BLAISE.

Comment ?

ADELAIDE.

Par quel malheur ?

LA FLEUR.

Nous venons de voir un voleur
Vêtu de ſes habits, qui couroit la campagne.

Il a pris l'épouvente & gagné la montagne.
On le pourſuit. Et moi je viens vous demander
Si l'on peut cette nuit ſans vous incommoder...

RENETTE.

Oui, nous offrons l'aſyle à ce malheureux pere,
A cette mere, hélas, qui doit bien s'affliger.
Nous bénirons notre miſere,
Si nous pouvons les ſoulager.

ADELAIDE.

Allons au-devant d'eux.

LAFLEUR.

Les voilà qui me ſuivent.
Ils rempliſſent l'air de leurs cris.
Hélas! S'ils ont perdu leur fils,
Je ne crois pas qu'ils lui ſurvivent.

SCÈNE IV.

Monſieur & Madame DE FONROSE, & LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

M. DE FONROSE *à ſa femme.*

NE perdons pas toute eſpérance,
Et modérons notre douleur.
Souvent la crainte du malheur
Fait qu'on en croit trop l'apparence.

Madame DE FONROSE.

Ah, loin de me raſſurer,
Sur mon malheur tout m'éclaire.
Hélas ! que puis-je eſpérer ?
O trop malheureuſe mere !
Non non, je ne le ſuis plus.
Vains regrets, vœux ſuperflus !
Non, non, je ne ſuis plus mere.
Mon cher enfant ne vit plus.

SCÈNE V.

GUILLOT, JEANNETTE, GENS *de M. de Fonroſe*, & LES PRÉCÉDENS.

M. Mad. DE FONROSE & LEURS GENS.

AH ſcélérat!

BLAISE, RENETTE, ADELAIDE.

Quoi! c'eſt Guillot!

JEANNETTE.

Pauvre Guillot.

GUILLOT.

Grace! Hé non, je ſuis honnête homme.
Je conſens que l'on m'aſſomme,
Si je vous mens d'un ſeul mot.
Blaiſe, Blaiſe, ſauvez Guillot.

LES GENS.

On va te pendre.

GUILLOT, BLAISE, RENETTE, ADELAIDE.

Grace!

LES GENS.

Non.

GUILLOT:

Daignez m'entendre.

BLAISE, RENETTE, ADELAIDE.

Daignez l'entendre.

M. DE FONROSE.

Je vais l'entendre.

Madame DE FONROSE.

Que vais-je entendre ?

GUILLOT.

Blaiſe ! Blaiſe ! ſauvez Guillot.

M. DE FONROSE.

Répons-moi. D'où te vient cet habit.

GUILLOT.

D'un échange,
D'un marché que j'ai fait, certes bien malgré moi.

M. DE FONROSE.

Comment donc ?

GUILLOT.

Rien n'eſt plus étrange ;
Mais j'ai troqué de bonne foi.

M. DE FONROSE.

C'eſt de quelque voleur que tu le tiens ?

Madame DE FONROSE.

Je tremble.

GUILLOT.

Non : du moins il n'en a pas l'air.

C'eſt un jeune homme vif & prompt comme
l'éclair,
Mais fort honnête, à ce qu'il ſemble.

Madame DE FONROSE.

Son âge ?

GUILLOT.

Il a.... ſeize ans.

Madame DE FONROSE.

Ses cheveux ?

GUILLOT.

Châtain clair.

Madame DE FONROSE.

Ses yeux ?

GUILLOT.

Bleus.

Madame DE FONROSE.

Sa figure ?

GUILLOT.

Aimable : il vous * reſſemble.
Il a ſeulement l'air un peu plus réſolu.
Il m'a tout acheté plus que je n'ai voulu ;
Mon troupeau, ma cabane. Enfin d'accord en-
ſemble,
Il a pris mon habit. Plutôt que d'aller nud,
J'ai pris le ſien. Voilà toute mon aventure.

---

* *A M. de Fonroſe.*

M. DE FONROSE.

Tu ne mens pas ?

GUILLOT.

Oh non, c'eſt la vérité pure.

M. DE FONROSE.

S'il eſt vrai, pourquoi fuir en nous voyant ?

GUILLOT.

Pourquoi ?
C'eſt qu'on me pourſuivoit, que je prens garde à moi,
Et que je ſuis un peu craintif de ma nature.

M. DE FONROSE.

Je commence à le croire.

JEANNETTE.

Ah ! croyez tout-à-fait
Que le mal qu'on vous dit, Guillot ne l'a pas fait.

M. DE FONROSE.

Leur air de candeur me raſſure.
Mais enfin, ce jeune homme, où l'avez-vous laiſſé ?

GUILLOT.

Il eſt dans ma cabane, où couché ſur la paille,
Il ſe croit trop heureux de m'en avoir chaſſé.

M. DE FONROSE.

Quoi ! mon fils juſques-là ſeroit-il inſenſé !

Sans tarder un inſtant, qu'on le ſuive, & qu'on aille
Voir s'il nous en impoſe.

ADELAIDE.

Un moment : j'entrevois
Qu'il vous fait un récit fidèle.

BLAISE.

J'ai le même ſoupçon.

RENETTE.

J'ai penſé tout comme elle.

ADELAIDE.

Fonroſe a-t-il appris à jouer du Hautbois ?

Madame DE FONROSE.

Il en joue à merveille.

GUILLOT.

Oui dà ? c'eſt mon jeune homme.
Ce matin il falloit voir comme
Le ſien réſonnoit ſous ſes doigts.

M. DE FONROSE.

Ne tardons plus ; allons.

ADELAIDE.

Qu'allez-vous entreprendre ?
Au milieu de la nuit ! & s'il va ſe troubler ?
S'il croit que l'on vient le ſurprendre ?
S'il s'enfuit dans les bois ?

Madame DE FONROSE.

Vous me faites trembler.

ADELAIDE.

Sans rien précipiter, ſans lui cauſer d'alarmes,
Sans riſquer de le voir s'échaper dans la nuit;
Laiſſez-moi l'attirer, le ramener ſans bruit.
Demain je le rends à vos larmes.

Madame DE FONROSE.

Vous le connoiſſez donc?

ADELAIDE.

Oui. Je l'ai vu ce ſoir.

M. DE FONROSE *vivement.*

Ah! c'eſt vous qu'il cherchoit. Voilà tout le myſtere.
A votre nom cent fois je l'ai vu s'émouvoir;
Et ſur un récit trop ſincere,
Il n'a pu réſiſter au deſir de vous voir.

A Madame de Fonroſe.

Raſſurons-nous. Sa faute annonce une ame honnête.

A Adelaïde.

J'excuſe, en vous voyant, cette premiere ardeur.
C'eſt l'écart d'une jeune tête,
Mais le mouvement d'un bon cœur.

M. & Mad. de FONROSE.

Oui, c'eſt lui-même;
Oui, c'eſt mon fils.

Bonheur ſuprême !
Ah ! je revis.

CHŒUR.

Oui, c'eſt lui-même ;
Oui, c'eſt leur fils.
Bonheur ſuprême !

GUILLOT ET JEANNETTE.

Ah ! je revis.

M. & Mad. DE FONROSE.

Je le pleurois,
Je t'implorois,
O Ciel ! ô Ciel ! à mes regrets,
Tu l'as rendu ce fils que j'aime.
Oui, c'eſt lui-même, &c.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente le même payſage que dans le premier Acte.

SCÈNE PREMIERE.

FONROSE *ſeul.*

C'EST ici que je dois l'attendre ;
C'eſt ici que je vais entendre
Ce qui peut cauſer ſes malheurs.
Dieu ! n'eſt-ce point l'amour qui fait couler ſes pleurs ?
Je brûle & frémis de l'apprendre.

C'eſt fait de moi,
Si je n'obtiens ſa foi.
Ah qu'elle eſt belle !
Je n'ai vu qu'elle,
Toute la nuit.
Au moindre bruit,
Je crois l'entendre, qui m'appelle.
Ah qu'elle eſt belle !
Je n'ai vu qu'elle.
C'eſt fait de moi,
Si je n'obtiens ſa foi.

Quoi ! ſous le Chaume elle repoſe,
Et la paille lui ſert de lit !
O Cabane qu'elle embellit,
Humble toît, où l'amour dépoſe
Ce qu'il a de plus précieux,
Qu'un palais, près de vous, ſeroit vil à mes yeux!
La voici. Que d'attraits ! quelle grace touchante!
Sa démarche, ſon air, ſes regards, tout m'enchante.

SCÈNE II.

FONROSE, ADELAIDE, JEANNETTE.

JEANNETTE *allant au-devant d'Adelaïde.*

Hé bien ? eſt-il en liberté ?

ADELAIDE *bas.*

Elle va tout dire à Fonroſe.
Paix, nous tenons la vérité.

JEANNETTE.

Quoi ! l'on n'a pas encor ?...

ADELAIDE *bas.*

Paix, vous dis-je, & pour cauſe.
Je vais tirer Guillot de ſa captivité.

JEANNETTE.

Rendez-le moi bien vîte,
Mon cœur palpite,
Du doux eſpoir
De le revoir.
Comme on s'appaiſe,
Quand ſon Berger
Eſt en danger;
Et qu'on eſt aiſe,
Quand on a pu le dégager!
Rendez-le moi, &c.

SCENE III.

JEANNETTE, GUILLOT, ADELAIDE, FONROSE.

JANNETTE.

Ah Guillot, te voilà!

GUILLOT.

Chere Jeannette, oublie
Un moment de folie.
J'en ſuis humilié.

JEANNETTE.

Va, tout eſt oublié.

GUILLOT, *à Fonroſe.*

Je vous cherchois.

FONROSE, *bas.*

Va t'en ; laiſſe-nous, je t'en prie.

GUILLOT.

Non, rendez-moi ma bergerie,
Mon chien, mon troupeau, mon habit.

FONROSE, *bas.*

Ah Guillot, tu me perds.

GUILLOT.

Je vous l'avois bien dit
Que c'étoit quelque étourderie.

ADELAIDE.

Vous vous connoiſſez donc ?

FONROSE, *interdit.*

Oui, je crois l'avoir vu.

GUILLOT.

Vous croyez m'avoir vu ? Quel effort de mémoire !
Ah je vous prie auſſi de croire,
Qu'ici même, hier au ſoir, je vous ai bien vendu
Mon troupeau, ma cabane ; & que c'eſt vous encore,
Qui malgré moi, l'avez voulu.
Oh moi, je n'aime pas que l'on me deshonore.

FONROSE, *bas.*

Pour me déſeſperer, méchant, que t'ai-je fait ?

GUILLOT.

Peu de choſe ! Et j'ai tort de me plaindre en effet.
Monſieur s'amuſe, il ſe déguiſe;
Et parce qu'il eſt étourdi,
Parce qu'il fait une ſottiſe,
C'eſt moi.....

FONROSE.

Vous êtes bien hardi.

ADELAIDE.

Il a raiſon d'être en colere.

GUILLOT.

Voulez-vous que pour vous plaire,
Je paſſe pour un voleur ?

FONROSE.

Comment, pour un voleur ?

ADELAIDE.

C'eſt un petit malheur,
Mais il eſt réparé. Va Guillot, ſois tranquille.

GUILLOT.

Non.

ADELAIDE.

Ecoute... J'y veille, & tu peus t'en aller.

GUILLOT.

Adieu. Mais dites bien à vos gens de la ville,
Que ce n'eſt pas chez nous qu'on apprend à voler.

Il ſort avec Jeannette.

SCÈNE IV.

ADELAIDE, FONROSE.

ADELAIDE.

A nous déguiſer l'un & l'autre,
Vous voyez qu'il faut renoncer.
Parlons-nous ſans détour. Je veux bien commencer,
Et par ma confiance encourager la vôtre.
Ecoutés. Mes malheurs ſont pour vous des leçons.
Berger, vous voyez ces gazons?

Elle s'approche du Tombeau & s'aſſied au pied du Chêne,

Sous ces gazons depuis deux ans repoſe
Mon ſeul appui, mon Amant, mon Epoux.
De ſes malheurs, c'eſt moi qui fus la cauſe:
Je l'aimai trop, le Ciel en fut jaloux.
De mille pleurs, chaque jour je l'arroſe;
Et ce ſont-là mes plaiſirs les plus doux.

Quand ſes drapeaux voloient à la victoire,
Je le retins dans ce fatal ſéjour.
C'eſt dans mes bras, qu'il oublia ſa gloire.
Pour s'en punir, il s'eſt privé du jour;

Et ma douleur qui venge ſa mémoire,
Expié en moi le crime de l'amour.

Après un long ſilence.

A préſent, dites-moi quel ſang vous a fait naître,
Et ce qui vous réduit à l'état de Berger.

FONROSE.

Ah ! ceſſez de m'interroger.
Il eſt affligeant de connoître
Un mal qu'on ne peut ſoulager.

ADELAIDE.

Puis-je, ſans ſavoir qui vous êtes,
Me fier plus long-tems à vous ?
Le myſtere que vous m'en faites
Eleve un nuage entre nous.

FONROSE.

Ah ! ne m'enviés pas
La douceur paſſagere
De ſuivre ici vos pas.
La faveur eſt légere ;
Ne me l'enviés pas.
Vous ſaurez trop helas,
A qui vous étiez chere.
Laiſſés à mon trépas
Eclaircir ce myſtere.
Ah ne m'enviés pas, &c.

ADELAIDE.

Non, j'exige de vous l'aveu le plus ſincere;
Tel que je crois le mériter.
Je vous ai parlé ſans myſtere,
Et c'eſt à vous de m'imiter.

FONROSE.

Vous le voulez ? He bien.... Ciel, à quoi je m'expoſe !
Je ſuis....

ADELAIDE.

Parlez.

FONROSE.

Je ſuis Fonroſe,
Le fils des voyageurs que vous avez charmés.

ADELAIDE.

Vous laiſſez dans les pleurs vos parens alarmés !

FONROSE.

Hélas ! de mes erreurs, ſi vous ſaviez la cauſe !

ADELAIDE.

Vous effrayez
Un tendre pere !
Et quelle mere
Vous fuyez !
Vous les voyez
Tous deux noyés
Dans la douleur la plus amere ;
Et vous, ingrat, vous les fuyez !

Allez,

Allez,
Volez
Et conſolez,
Deux cœurs que vous déſolez.

FONROSE.

Navois-je pas raiſon de feindre ?
Je l'avois bien prévu, que vous m'alliez gronder.

ADELAIDE.

Faut-il vous applaudir ?

FONROSE.

Il faut du moins me plaindre;
Et ſavoir ſi mon cœur a pu ne pas céder.
Si je laiſſe dans les larmes
Ceux dont j'ai reçu le jour,
J'ai pour excuſe vos charmes,
Ma jeuneſſe & mon amour.
Sans vous voir, ſans vous entendre,
Oui, c'eſt vous que j'adorois.
Vos malheurs & vos attraits,
De la pitié la plus tendre,
M'ont fait ſentir tous les traits.
C'eſt ce penchant invincible
Qui m'a forcé de partir.
Tout mon crime eſt d'être ſenſible,
Et je ne puis m'en repentir.

ADELAIDE.

Vous ſavez ſi je puis approuver cette ivreſſe;
Fuyez moi pour jamais, Fonroſe, & moubliez.

FONROSE *vivement.*

Moi vous fuir ! je jure à vos pieds
De vous ſuivre par-tout, de vous aimer ſans ceſſe.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. & Madame DE FONROSE, LEURS GENS, BLAISE & RENETTE, GUILLOT & JEANNETTE.

GUILLOT *au fonds du Théâtre.*

Le voilà :

FONROSE, *voyant ſes parens.*

Dieu !

Madame DE FONROSE, *courant embraſſer ſon fils.*

Mon fils !

ADELAIDE, *à M. de Fonroſe.*

Je remplis ma promeſſe.

M. DE FONROSE, *à ſon fils.*

Vous voilà donc jeune inſenſé ?

ADELAIDE.

Monſieur, je vous le rends ; oubliez le paſſé.

FONROSE, *à genoux.*

Ah ! Madame, & vous mon pere,
Vous me voyez confondu.

Madame DE FONROSE, *le releve.*

Tu reſpires ! Tu m'es rendu !

M. DE FONROSE.

Vous méritez ma colere.

FONROSE.

Déſarmez ce front ſévere.
Je ſens trop ce qui m'eſt dû ;
Mais par les maux que j'endure,
L'amour venge la nature ;
Et votre fils eſt perdu.

Madame DE FONROSE.

Quoi, mon fils!

FONROSE.

J'ai tout fait, j'ai tout quitté pour elle.
Pouvois-je aimer rien de plus beau ?
Mais je l'adore en vain : veuve tendre & fidéle,
Elle pleure un époux dont voilà le tombeau.

M. DE FONROSE.

Quoi ! C'eſt donc pour cela que, ſi jeune & ſi belle,
Elle a quitté le monde ?

ADELAIDE.

Il n'eſt plus rien pour moi.

M. DE FONROSE.

Le nom de votre époux ?

ADELAIDE.

Doreſtan.

M. DE FONROSE.

Et le vôtre ?

ADELAIDE.

Sevile.

M. DE FONROSE.

Ils ſont vraiment bien connus l'un & l'autre.
Oui, mon enfant, ſon cœur étoit digne de toi.
Mais il faut déſormais l'honorer & la plaindre ;
Et ton amour, que je conçoi,
Eſt un feu que tu dois éteindre.

FONROSE, *dans l'abattement.*

S'il faut quitter Adelaïde,
Je quitterai bientôt le jour.
Je ſens qu'un même inſtant décide,
De ma vie & de mon amour.

Madame DE FONROSE.

Vous voyez ſa douleur extrême.

ADELAIDE.

Que je ſuis malheureuſe !

M. DE FONROSE.

Il m'attendrit moi-même.
Allons, mon fils, allons, il faut nous éloigner.
à Adelaide.
Je ne vous preſſe pas de nous accompagner.

ADELAIDE.

Hélas ! Que ne le puis-je ?

FONROSE *pénétré de douleur.*

Adieu tout ce que j'aime.

ADELAIDE.

Adieu Fonroſe.

FONROSE *dans les bras de ſon pere.*

Ah quel effort !
Ah quel ſupplice ! Ah quel effort !
Non, je ſens que j'y ſuccombe,
Mon cœur n'eſt pas aſſez fort,
Laiſſez-moi ſur cette tombe,
Je ne veus plus que la mort.

Il veut ſe jetter ſur le tombeau de Doreſtan.

M. DE FONROSE *le retenant dans ſes bras.*

Adelaïde !

Mad. DE FONROSE.

Ah, ma fille !
Votre cœur eſt-il ſans pitié,
Sans pitié pour une famille
Qui pour vous a tant d'amitié ?

ADELAIDE.

Qu'exigez-vous de moi, Madame ?

Madame DE FONROSE.

De nous ſuivre.
Vous le voyez, ſans vous mon enfant ne peut vivre.
Ce n'eſt pas de l'amour qu'il vous doit inſpirer.
Hélas ! ſon cœur qui vous adore,
A ce retour n'oſe aſpirer ;
Mais la pitié ſuffit, c'eſt elle que j'implore.
C'eſt vous, ſans le vouloir, qui cauſeriez ſa mort ;
De la mienne bientôt elle ſeroit ſuivie.
Venez, ſauvez mon fils, faites-vous cet effort.

Une mere à genoux, vous demande ſa vie.
Votre cœur s'attendrit, c'eſt tout ce que je veux ;
Venez & ranimez ſes jours prêts à s'éteindre.

BLAISE.

Vous feriez trop de malheureux :
Ma fille, il faut céder, il faut vous y contraindre.

ADELAIDE, *regardant le Tombeau.*

O Doreſtan ! Ton cœur fut noble & généreux ;
Non d'un devoir ſi ſaint, tu ne ſaurois te plaindre.
Vivez Fonroſe.

FONROSE.

Quelle voix !

M. DE FONROSE, *vivement.*

La voix de ton Adelaïde.
A nous ſuivre à Turin, l'amitié la décide,
Aime pour elle au moins le jour que tu revois.

FONROSE.

Enfin je reſpire.
A ſes parens. Quoi ! de mon délire
Elle a donc pitié !
A Adelaïde. Sur vous l'amitié
Obtient cet empire !

ADELAIDE.

Vivez. Je conſens
Fonroſe à vous ſuivre.

FONROSE.

Pour vous je vais vivre.
L'eſpoir qui m'enivre
Ranime mes ſens.

M. & Madame DE FONROSE.

Enfin vous cédez.

FONROSE.

Je me ſens renaître,
C'eſt un nouvel êrre,
Que vous me rendez.

ADELAIDE.

Ma bonne, mon pere,
Vous que je revere,
A qui je fus chere,
Faut-il vous laiſſer!
De votre Bergere,
Comment vous paſſer?

BLAISE ET RENETTE.

Oui, fille trop chere,
Il faut nous laiſſer.

FONROSE.

Guillot, tout proſpere
Au gré de mes vœux.

GUILLOT ET JEANNETTE.

Et nous, & nous deux?
Vous n'y penſez guère.

FONROSE.

Vous ſerez heureux:
J'en fais mon affaire.

CHŒUR.

Soyons tous heureux.

ADELAIDE.

Ma bonne, mon pere,
Serez-vous heureux?

BLAISE ET RENETTE.

Oui, fille trop chere,
Nous ſerons heureux.

M. DE FONROSE *à ſon fils.*

Tu vois ſi ton pere
S'oppoſe à tes vœux.

Madame DE FONROSE *à Adelaïde.*

D'une tendre mere
Vous comblez les vœux.

FONROSE.

Pourvu que j'eſpere,
Je ſuis trop heureux.

GUILLOT.

Jeannette ma chere,
Au ſoin de te plaire
Je borne mes vœux.

JEANNETTE.

Au ſoin de te plaire
Je borne mes vœux.

TOUS, *excepté Adelaïde.*

Soyons tous heureux.

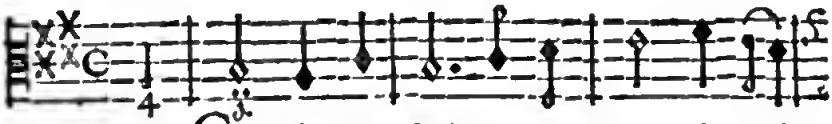
FIN.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *la Bergere des Alpes*, Opéra Comique; & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 21 Février 1766. MARIN.

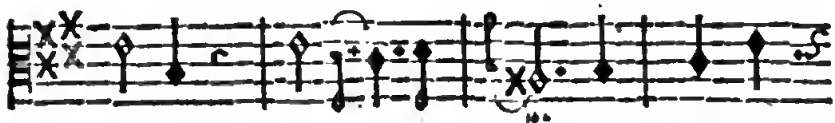
Vû l'Approbation, permis de repréſenter, ce 14 Février 1766. *DE SARTINE.*

De l'imprimerie de P. AL. LE PRIEUR, Imprimeur du Roi.

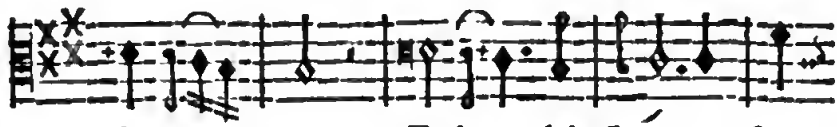
Andante. **FONROSE.**



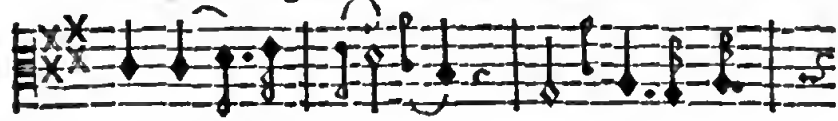
C'Eſt dans les bois que l'Amour prit naiſ-



ſance : Il ne ſe plaît qu'à l'ombre

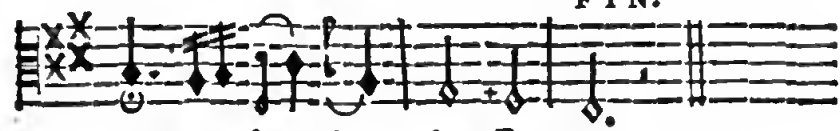


des ver- gers; Et les plai- ſirs, en- fans



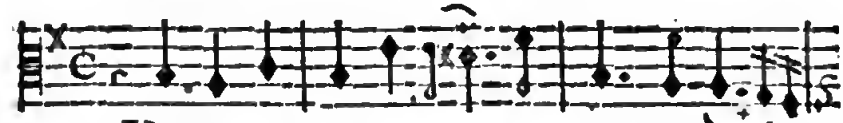
de l'in no- cen- ce, Ne ſont con-

FIN.

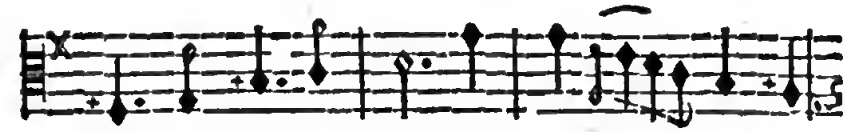


nus que des ſim- ples Ber- gers.

Mineur.

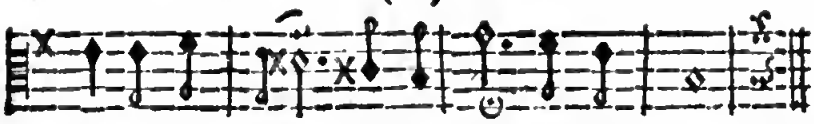


DE l'âge d'or vos beaux jours ſont l'i ma-



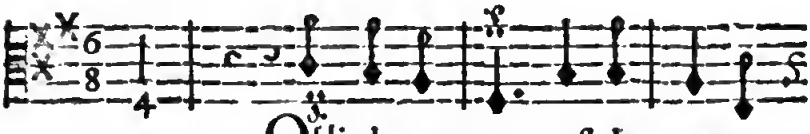
ge, C'eſt ſa can- deur qui regne dans vos

jeux, De tous les biens un ſeul vous dédo- ma- ge,



Savoir ai- mer c'eſt ſa- voir être heu- reux. *Au Majeur Juſqu'au mot* FIN.

Allegro. **FONROSE.**



OUi, la na- ture eſt la mere

des Bergers comme des Rois ? N'a-t'elle

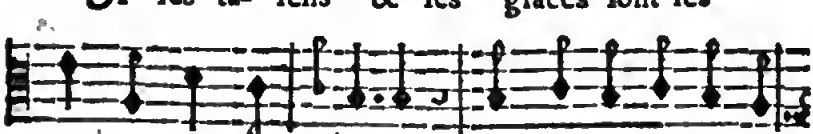
pas quelque fois pa- ré d'une main le-

gere, La ſimple & ti- mide Ber- gere !

comme elle pa- re les bois.

Mineur,

SI les ta- lens & les graces ſont ſes

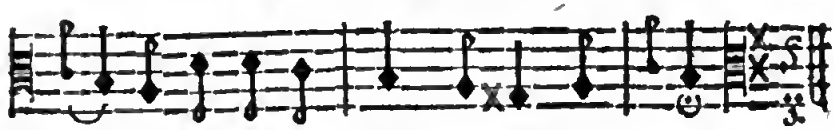


plus douces fa- veurs, N'eſt ce pas comme des

fleurs, Qu'elle ré- pand ſur ſes tra- ces, La

fleur qui nait dans les champs N'a pas be-

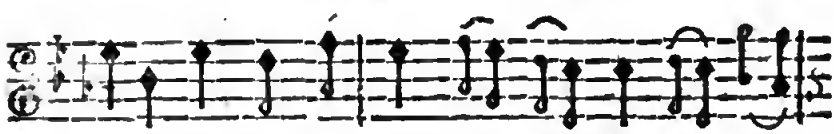
ſoin de cul- tu- re; C'eſt aux le- çons de la na-



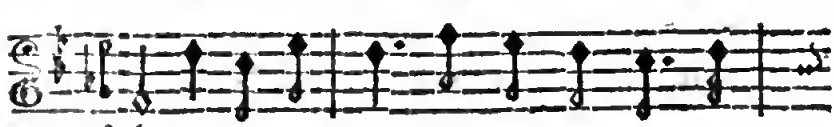
tu- re Que les oi- ſeaux doivent leurs chants. *Au Majeur juſqu'au mot* FIN.

Andante. **ADELAIDE.**

SOus ces ga- zons de puis deux ans re-



poſe; Mon ſeul ap- pui, Mon A- mant, mom É-



poux: De ſes malheurs c'eſt moi qui fus la

cau- ſe; Je l'ai- mai trop le ciel en fût ja-

loux, De mille pleurs chaque jour je L'a- ro- ſe,

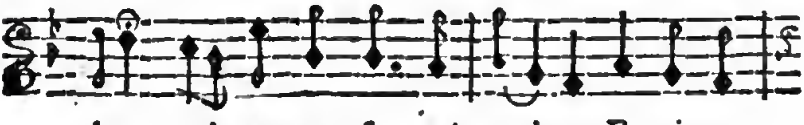
Et ce ſont là mes plaiſirs les plus doux

Quand ſes drapeaux voloient à la vi- ctoire,

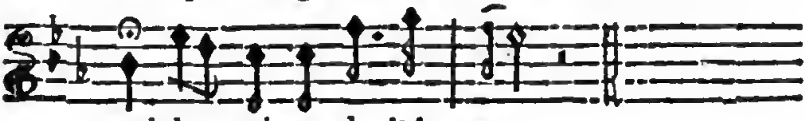
Je le re- tins dans ce fa- tal ſe- jour; C'eſt

dans mes bras qu'il oubli- a ſa gloi- re; Pour

s'en pu- nir, il s'eſt privé du jour; Et ma dou-



leur qui venge ſa mé- moi re, Ex-pie en



moi le crime de l'A- mour.

L'on trouve chez le même Libraire, Annette & Lubin, Paſtorale du même Auteur.